Les petits amis de monsieur

Autor(en): **Reboux, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 7

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-568646

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES PETITS AMIS DE MONSIEUR

Extrait du roman historique „Une Rude Gaillarde" de Paul Reboux
(Edit. Ernest Flammarion)

La lourde température estivale se prêtant difficilement à la réflexion, nous voulons servir à nos lecteurs un repas plutôt léger. — Nous avons sous nos yeux le livre très amusant de Paul Reboux au langage parfois rude, où l'auteur traite avec une grande aisance la vie à la Cour de Louis XIV. Il y est particulièrement question de «Madame», la Princesse Palatine (Liselotte von der Pfalz), qui fut la deuxième femme de Philippe d'Orléans. Tandis qu'elle était plutôt rude et hommasse, son époux princier, qui était le frère de Louis XIV et qu'on appelait communément «Monsieur», avait des goûts plus raffinés et se tournait volontiers vers le «sexe fort», s'il est permis d'appeler ainsi la cour des mignons qui l'entourait. Ce contraste dans la vie conjugale, Paul Reboux l'a admirablement dépeint. La rédaction.

Mme. la duchesse d'Orléans, courtaude, clignant ses petits yeux, les joues rouges, son gros nez de travers plus rouge encore, montait les marches du palais de Saint-Cloud, parmi les laquais inclinés. Un tricorne posé sur ses cheveux en désordre, une cravate d'homme, un vêtement à longues basques chargé d'aiguillettes, de franges, de broderies, de passements, de rubans et de dentelles, formaient son accoutrement. Ses pieds trapus étaient chaussés de lourdes bottes dont les semelles sonnaient sur les marches. Une odeur de chenil et d'écurie flottait autour d'elle.

Elle demanda, en pinçant son fouet de chasse sous son bras:

— Où est Monsieur ?

M. le premier valet de chambre, accouru à l'annonce que Mme. la Duchesse, après six heures de chevauchement dans les bois, était de retour, fit un salut profond, et répondit:

— Son Altesse Royale est dans le petit salon de musique avec...

Brusque, elle coupa la phrase:

— Verstanden... Compris... J'y vais... Qu'on me laisse.

Elle entra dans le château, fit retentir son pas de soldat sur les dalles de marbre noir et blanc, congédia du geste ses dames d'honneur qui, déjà s'empressaient pour la dévêtir. Il lui déplaisait de quitter cette tenue rustique et masculine, la seule qui lui convînt. Tout au plus consentait-elle à ce que divers affiquets y fussent adjoints.

Parvenue au salon de musique, Madame, avant d'entrer, croisa ses bras courts et se mit à réfléchir.

*

Qu'allait-elle trouver encore derrière cette porte? Assurément Monsieur, accompagné de ses amis, et peut-être la maréchale de Grancey, la maîtresse de ce chevalier de Lorraine, femme-homme plus perfide à elle seule que tous ces hommes-femmes réunis.

Madame était d'une innocence telle que les compagnons de Monsieur l'amusaient sans l'inquiéter. Elle ne devinait pas en eux la méchanceté, ni la cupidité. Leur dépravation ne l'offensait point, car elle la soupçonnait à peine. Elle ne demandait qu'à bien vivre, sans inquiéter et sans être inquiétée.

D'Effiat, Beuvron et le chevalier de Lorraine n'avaient pas, d'abord, décidé de la tactique qu'il conviendrait de pratiquer. Ils avaient observé sournoise-

ment Madame, comme de petits fauves qui guettent une grande proie mais n'osent pas l'attaquer.

Monsieur sentait bien que, quelque jour, un désaccord éclaterait, en dépit de la bonne volonté de Madame, laquelle écrivait à l'Electrice Sophie: „J'ai beau faire de mon mieux pour lui montrer que je ne veux aucun mal à ces garçons, que je cause amicalement et poliment avec eux, je ne parviens pas à le rassurer."

Mais, jusqu'alors, aucune hostilité ne s'était annoncée.

C'est seulement contre le favori en titre, le chevalier de Lorraine, que Madame avait fait quelque défense.

Depuis son mariage, elle avait entretenu avec lui une espèce de guerre silencieuse et sans combats, une guerre d'embuscades, d'escarmouches vite réprimées, de regards haineux, de paroles pointues, d'interventions et de plaintes que Sa Majesté accueillait avec ennui.

Elle l'avait toujours traité bien. Elle ne se souciait nullement de lui, pourvu qu'il lui témoignât du respect.

Mais dès qu'il s'était avisé de se moquer d'elle ou de la trahir, elle l'avait mené rudement.

Aussi le chevalier avait-il organisé contre Madame une cabale sans merci.

Elle savait fort bien de quoi il s'était rendu coupable vis-à-vis de la première femme de Monsieur.

„Elle voulait faire chasser le chevalier de Lorraine — écrit-elle en une lettre du 13 juillet 1716 — et elle y réussit. Mais il ne l'a pas manquée. Il a envoyé de l'Italie le poison par un gentilhomme provençal qu'on appelle Morel, et pour récompenser celui-ci on l'a fait premier maître d'hôtel. Ce Morel avait de l'esprit comme un diable, mais c'était un homme sans foi ni loi. Il m'a avoué à moi-même qu'il ne croyait à rien. Il volait, il mentait, il jurait, il était athée et sodomite, il en tenait école et il vendait de jeunes garçons comme des chevaux. Il allait au parterre de l'Opéra pour y faire ses marchés... Il est très vrai que Madame a été empoisonnée, mais sans que Monsieur le sût. Lorsque ces coquins tinrent conseil entre eux pour décider que l'on empoisonnerait la pauvre Madame, ils discutaient s'ils ne devaient ou non en prévenir Monsieur. Ils ont décidé de se taire, et ils lui ont fait croire que les Hollandais avaient donné à Madame un poison lent dans du chocolat. D'Effiat n'avait point empoisonné l'eau de chicorée, mais la tasse de Madame; et c'était bien imaginé."

C'est dans la même lettre que Madame parle du chevalier de Lorraine. Elle en dit: „Il avait mauvaise mine, parce qu'il avait deux fois eu le mal français. Auparavant c'était un bel homme, bien fait. Si l'intérieur avait été aussi bien que l'extérieur, je n'aurais de ma vie rien eu à dire contre lui."

Mais le chevalier avait toujours eu si peur d'être chassé qu'il avait inspiré à Monsieur l'idée de faire épier toutes les actions et toutes les paroles de Madame. — Cela, elle ne le pardonnait point.

Elle ne reprochait pas au chevalier d'avoir ce qu'on nommait alors „les moeurs italiennes". A cet égard, elle était philosophe, et s'alarmait beaucoup plus d'un manquement à l'étiquette que d'un manquement à la morale commune. Elle savait bien que ce vice était répandu dans toute l'Europe. Le grand Condé lui-même n'en avait pas été exempt. „A l'armée, — écrit-elle — il s'est habitué à de jeunes cavaliers. Quand il revint, il ne pouvait plus souffrir les dames."

Et elle écrit ailleurs, en septembre 1708, à la comtesse Louise:

„Vous croyez que dans l'armée il n'y a pas beaucoup de gens qui aient le vice si répandu chez les Français, mais vous vous trompez fort: les Anglais ne valent pas mieux et sont tout aussi corrompus. Vous me faites rire quand vous croyez que ce péché n'existe pas en Allemagne; je vois que vous n'êtes pas au fait des choses: sans mon frère Charles-Louis qui intervint, le petit prince d'Eisenach, qui a été tué en Hongrie, aurait tué le prince de Wolfenbuttel, qui voulait lui faire violence. Charles-Louis m'a assuré que toute l'Autriche était infectée de ce vice."

*

Madame cessa de méditer ces souvenirs. Elle haussa doucement les épaules, soupira et poussa la porte.

Une bouffée de parfums, épaisse comme une vapeur, la fit reculer.

Monsieur, petit et replet, paradait dans le salon, le mollet tendu, discutant la supériorité qu'offre le benjoin sur la bergamote.

Etendu dans un fauteuil, les jambes croisées, sa belle main longue contre son visage, le chevalier de Lorraine écoutait, en caressant nonchalamment le crâne plat d'un lévrier. Le grand écuyer et grand veneur, d'Effiat, sec et droit, les lèvres minces, l'air pincé, se trottait le menton. Le solide Beuvron tentait d'imiter l'afféterie de ses camarades. Quelques jeunes seigneurs, aux joues peintes et aux yeux rehaussés de traits noirs, roucoulaient dans le fond de la pièce ainsi que des tourterelles.

Madame éternua, toussa, puis dit à Monsieur:

— Pouvez-vous vivre ainsi sans ouvrir les fenêtres!

Monsieur riposta:

— Voudriez-vous donc que la rudesse de l'air nous fît prendre quelque indisposition, à moi et à mes amis?

— Eh, morbleu! répliqua-t-elle, l'air ne m'a point semblé si rude, tout à l'heure en forêt, quand il soufflait sur ma figure autant de vent qu'il en souffle sur le cul d'un couvreur!

En s'exprimant ainsi, Madame, qui aurait peut-être choqué bien des oreilles modernes, ne faisait que se conformer à la grande tradition de la Cour de France où l'on ne craignait pas d'appeler les choses par leur nom.

— Je venais, reprit Madame, vous demander seulement si vous iriez ce soir au jeu du Roi.

Monsieur, plissant sa petite bouche peinte, minauda:

— J'irai, à la condition que vous ne vous teniez pas près de ma table, car vous me porteriez malheur...

Elle eut un bon rire qui secoua ses épaules.

— Me prenez-vous donc pour une sorcière, pour une jeteuse de sorts?

— Non point! Mais je ne me sens pas à l'aise quand vous êtes près de moi...

Madame, avec un sourire, riposta:

— Vous n'avez pas beaucoup sujet, maintenant, de me faire grief touchant ma présence... Rendez-moi cette justice.

— Certes... Et je vous en ai beaucoup de gré...

Madame, après avoir parcouru d'un regard goguenard les familiers de Monsieur, poursuivit, en cinglant sa botte d'un coup de fouet:

— Et les amis dont la compagnie vous paraît préférable à la mienne ne me reprocheront pas, je pense, de ne point méditer avec eux ici, car je préfère la nature et le bon air...

Le Chevalier de Lorraine, avec une courtoisie glacée, répondit:

— Votre Altesse Royale, où qu'elle se trouve, n'est jamais importune... Mais il est convenable que la société des bois et de ceux qui les fréquentent habituellement lui semble plus digne de ses bonnes grâces que nous ne le sommes, avec nos propos sur la musique, la poésie, l'art, la beauté, toutes choses qui n'ont rien à voir, assurément, avec le grand air et la nature...

Madame regarda le Chevalier de Lorraine d'un air dur et répliqua:

— Monsieur le Chevalier, ne cherchez pas de mauvais compliments... Songez que vous m'aurez toute votre vie l'obligation d'être intervenue pour que le Roi vous rendît à Monsieur et vous fît maréchal de camp de ses armées... Je n'aime point que les gens soient en peine ... Et l'amitié que j'ai pour Monsieur me fait oublier ou négliger bien des choses... Mais quand on est, comme vous, chevalier de Malte, on pourrait peut-être prendre plus de soin de la décence et de la vérité, et ne pas, comme vous l'avez fait l'autre jour, aller conter au Roi que j'ai une galanterie avec Monsieur de Saint-Saëns...

Pâle, le Chevalier de Lorraine s'était redressé. Il allait riposter de manière cinglante. Monsieur s'interposa:

— Allons, ne me brisez point la tête... Ces querelles m'épuisent... Voyons, Charlotte... De grâce, Philippe.

Dans la pièce s'élevait un jacassement de volière. Tous les compagnons de Monsieur parlaient à la fois. Et Madame, qui n'avait point coutume de céder à l'intimidation, leur tenait tête, le fouet en main, comme si elle eût dompté une meute braillante.

Mais tous ces gens étaient si burlesques qu'elle fut animée d'une soudaine bonne humeur. Son ressentiment fut effacé.

D'un claquement de fouet sur les dalles, elle obtint le silence, puis, paisible, grande dame, dit à Monsieur:

— S'il vous plaît de venir au jeu, vous m'y trouverez ce soir... Et si je vous y vois, j'aurai soin de vous laisser toute votre chance... Je rentrerai me mettre au lit de bonne heure, dans mon appartement... Vous pourrez vous divertir à la bassette autant qu'il vous plaira... Vous savez bien que je n'ai pas coutume d'être fâcheuse, et que je ne prétends changer rien à vos habitudes...

Monsieur, galamment, baisa la main de Madame, qui s'en alla, de son pas solide, sans même honorer d'un regard ceux qu'elle avait su maîtriser.

L'ENFANT CET INCONNU

Ce sujet qui est d'un vif intérêt, pas seulement pour les pères et mères de famille mais pour nous tous, puisqu'il s'agit des générations futures, a soulevé un combat de plume parmi nos lecteurs.

Nous donnons ci-après deux réponses, dont l'une ne se rapporte pas directement au sujet. Elle est néanmoins intéressante puisque Mirto nous propose deux autres livres du même auteur qu'il met gracieusement à la disposition des lecteurs du „Cercle"; merci Mirto! Il va même plus loin, il en propose la traduction, travail excessivement instructif. Avis aux amateurs!